Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 22

Artikel: Une indiscrétion : (fin)
Autor: Collas, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185805

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

arrevô tot proutso dè se n'hotô on cer asse gros quiè on bi bourisco, avoué dâi coirnès grantès quemin onna bouna bécllire brantcha, po ramo lè pôs. *Souri,* que l'irè tot solet et que n'avô rein po déguelhi ci animau, soo pè derrô la grandze et tracè avau Tserdena queri dau sécoi. Remontè avoué 'na dozanna dè lurons armô d'atreints et dè fortses et retrauvè le cer dein on botsalet dè bou tot prî dè la mâison. Quemençont la batià; mô, sâlu! ci bougro dè boco satè quemin on diablio; fot lè quatro fai ein l'ai *Pirô dè l'Hautbozon* et *Nitiet,* pu, atteque-lo avoué ti lè gaillâ apri avau la Pérâza, le Rio Brediet, Tserdena; s'eimbantsè avau la Tsenaletta, le teradzo, Corseau et arrevè quemin la foudre à Vevô, vai la Grenetta. Lâi avô le petit martsi ci dzoi et onna tropa dè guegnemetsès que pequâvont le séla, lè mans dein lè fattès. Cllia beinda dè bedans que n'aviont jamé yu 'na bîte parôre, la prignont po le diablio, et atteque-lè à boeilô au sécoi, au fû, à corrè decé, delé, sein savô iô l'ein iront; sè bouteculont, sè culapétont lè z'ons su lè z'autro, que cein baillô onna vretablia impécalôïe. Dein sti teimps lè Tserdignolets attrapont le cer, que l'avô sautô au lé et que grulôvè dè poire; le fottont bôs, et tot inorgollis, remontont avoué su Tserdena, po férè la noce.

Mô y parait que dein la déroute, clliau dè Vevô ont tant z'u la fringôla et tant mau au veintro, qu'ein remonteint le martsi, lè Dzoratô ont du sè boutsi le nô et que batsiront ein recaffeint quemin dâi fous, lè z'amis dè Vevô, lè « caca-povre. »

On Tserdignolet.

Une indiscrétion.

(Fin).

Cette situation ne se prolongea pas longtemps. Le lendemain Fernand arriva. Jamais sa physionomie n'avait autant réflété la joie et l'espérance, jamais je ne l'avais vu aussi expansif; il déployait une grâce et un entrain dont je ne l'aurais pas cru capable; il avait pour moi des attentions charmantes et semblait chercher à me faire oublier sa froideur d'autrefois.

Sur le soir il me prit à part.

— Ma chère Constance, me dit-il, voulez-vous m'accorder la faveur d'un entretien de quelques instants ?

Je le conduisis à ma tonnelle favorite. Les premières ombres du crépuscule commençaient à envelopper la campagne. On était à cette heure indécise où la nature revêt un charme de douce et poétique mélancolie; les hirondelles sillonnaient l'air de leur vol rapide, la bergeronnette faisait entendre son cri plaintif, les insectes bourdonnaient autour des fleurs, dans le lointain retentissait la vague mélodie du pâtre qui ramenait ses troupeaux; j'attendis anxieuse et troublée, j'essayais de me rappeler les réponses que j'avais préparées, ma mémoire rebelle ne me les fournissait pas.

— Constance, me dit Fernand, ne vous a-t-on parlé de rien?

— De rien, répondis-je.

— Je vois que votre mère a été discrète. Il s'agit d'un mariage, ne le soupçonnez-vous pas?

— Du vôtre?

— Oui, du mien. Il y a longtemps que j'aime celle dont je viens solliciter la main, je l'ai bien étudiée et je n'ai pas surpris en elle un mouvement dont elle ait à rougir, dont j'aie à m'alarmer. J'ai reconnu en elle toutes les qualités, toutes les délicatesses qui peuvent assurer le bonheur de celui dont la destinée sera liée à la sienne. Votre mère a encouragé mes espérances, et je me dis qu'elle consent, puisqu'elle est ici; cependant moi qui ai assisté à bien des tempêtes, qui ai pris part à plus d'une scène d'abordage, je me sens tremblant et craintif; il faut, Constance, que vous soyez mon avocat auprès de votre cousine.

— De ma cousine! m'écriai-je d'un ton qui aurait appelé son attention si lui-même n'avait été profondément ému.

L'obscurité l'empêcha de voir l'altération de mes traits, la pâleur de mon visage. Ainsi c'était ma cousine qu'il aimait, quand je le voyais si empressé, si aimable avec moi, c'était l'expression du bonheur qu'il éprouvait en pensant à elle. J'étais comme foudroyée de cette découverte. Pour ne pas me trahir, je m'empressai de lui promettre ce qu'il me demandait, et de le quitter pour aller trouver ma cousine qui se promenait avec ma mère dans l'allée voisine.

— Je parie, dit ma mère en me voyant, que tu es chargée d'une haute mission diplomatique, tu arrives trop tard, la victoire est gagnée, victoire facile et peu disputée; allons, Fernand, venez donc, on vous attend pour les ratifications.

Je m'esquivai pour ne pas assister à cette scène d'effusion et gagnai ma chambre. Je ne sais combien de temps je restai dans l'obscurité en proie au dépit et au chagrin, envenimant par mes réflexions la blessure de mon cœur ulcéré, murmurant des récriminations contre ceux que j'accusais de ma déception. Tout à coup je sentis une main qui se posait doucement sur mon épaule, c'était celle d'Isabelle.

— Pardonne-moi, me dit-elle, je t'ai blessée par mon silence et par ma réserve; oui, je prévoyais l'issue que devait avoir mon voyage, mais on m'avait recommandé la discrétion, je n'aurais cependant pas pu garder pour toi mon secret, si tu avais encouragé ma confiance, mais tu m'as repoussée, pardonne-moi; il n'est pas possible qu'en un jour comme celui-ci, mon bonheur soit troublé par la pensée d'un chagrin que je causerais à mon amie, à ma sœur.

Ah! l'excellent cœur! ah! l'aimable et affectueuse nature! sa voix prenait des inflexions d'une douceur infinie, ses accents m'allaient au plus profond du cœur. La réalité m'apparaissait alors sans voiles, je comprenais qu'à moi seule je devais m'en prendre de mes souffrances. La lumière se faisait enfin en moi. Le mal était dans mon cerveau troublé par les fumées de l'orgueil, non dans mon cœur. Si haut que je dusse placer Fernand dans mon estime, je n'avais pas d'amour pour lui, j'avais beau m'interroger, je n'en trouvais pas chez moi; mais je m'étais revoltée à la pensée de le voir porter à une autre l'hommage que je réclamais pour moi-même. Folle, folle que j'étais, j'avais laissé la vanité étouffer en moi tous les autres sentiments et fausser ma raison. Mille réflexions surgissaient en moi à la voix affectueuse de ma cousine, je me sentais humiliée en me comparant à elle; je la serrai dans mes bras, tout mouvement d'irritation et de dépit était banni de mon âme, j'étais guérie.

Je pus apporter dans les préparatifs de la noce cette quiétude, cette sérénité d'esprit qui prouvaient que je m'associais sans arrière-pensée au bonheur de ceux dont j'étais entourée. Fernand ne pouvait soupçonner l'orage qui avait grondé en moi; en voyant mon visage joyeux, en entendant l'expression de ma gaieté franche et expansive, il me disait:

— Chère petite cousine, soyez toujours ainsi, vous vous révélez à nous avec tous les trésors que jusqu'à ce jour vous vous plaisiez à cacher à vos amis.

Depuis, jamais les pensées malsaines ne se sont réveillées en moi, j'étais à l'abri des tentations ridicules qui avaient un instant compromis mon avenir. Ma vie s'est écoulée heureuse et sans trouble au milieu de ceux que j'aime, mais parfois me revient le souvenir de la lettre et des conséquences qu'avait failli avoir mon indiscrétion, ne puis-je pas dire alors: Quand j'étais curieuse et coquette?

— Oui, mais qui sait si, sans cette leçon, vous seriez aujourd'hui l'adorable grand-mère que nous apprécions tous comme elle le mérite!

LOUIS COLLAS.